

## *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris : De la découverte du continent noir à l'ethnographie

Lucien Clercq

C'est en 1930, à l'invitation de l'ethnologue Marcel Griaule que Michel Leiris, alors jeune surréaliste dissident, se joint à l'équipe qu'il formait pour une extraordinaire expédition de deux ans à travers l'Afrique noire, d'ouest en est et de Dakar à Djibouti. Agé de trente ans, il est engagé comme historiographe de la mission et ce voyage va l'initier à la recherche ethnographique au moment précis où il cherche à s'évader d'une mentalité européenne et de préoccupations dont il se sent quelque peu prisonnier. A la recherche d'une façon de voir plus imaginative et libre, il s'intéresse déjà aux thèses de l'époque sur la mentalité primitive en étudiant Lévy-Bruhl, parallèlement à son intérêt grandissant pour la sculpture et les arts nègres. Encouragé par les recommandations de Marcel Mauss qui invitait les chercheurs à la tenue de carnets de route quotidiens en marge de leurs enquêtes de terrain, Michel Leiris va progressivement glisser vers la rédaction d'un journal intime, forme d'écriture qu'il jugera nécessaire à la compréhension de ses observations extérieures, difficilement analysables objectivement s'il se tait sur lui-même. L'observateur, ici confronté à cette nouvelle science qu'est l'ethnologie et à ce monde africain si singulier est tout aussi attentif à ce qu'il découvre qu'à ce qu'il ressent intérieurement, conférant ainsi au récit son originalité remarquable. Il n'est en effet jamais dupe du regard qu'il porte sur l'autre. Sa représentation du continent africain avant le choc de la rencontre, qu'il ne connaissait jusqu'alors que par une mythologie personnelle, est inspirée largement comme l'a souligné Gérard Cogez<sup>1</sup>, de la lecture de Joseph Conrad<sup>2</sup> où ce nouveau cadre épique africain peut-être envisagé, à l'instar de ses romans, comme un moment où des personnages se laissent entraîner vers une déchéance progressive dans l'espoir d'y trouver une véritable régénération. C'est en effet une seconde naissance que Michel Leiris part chercher en Afrique, continent qu'il placera résolument sous le prisme de ses propres ombres. Cette iconographie noire est aussi conditionnée par son amour du jazz, dont il parle passionnément dans *L'âge d'homme*<sup>3</sup> et qui le mènera jusque, et plus encore, par-delà l'Afrique. Enfin, l'influence des *Impressions d'Afrique* de l'écrivain Raymond Roussel<sup>4</sup> dont il a vu très jeune une adaptation théâtrale en 1912 le marquera durablement et c'est avec le même regard d'enfant revitalisé qu'il s'imaginera explorateur dans son périple noir. On retrouvera par moments dans certaines de ses annotations une irritation typique de l'agacement que les enfants

---

<sup>1</sup>Cogez Gérard, *Objet cherché, accord perdu. Michel Leiris et l'Afrique* in : *L'Homme*, 1999, tome 39 n°151. pp. 237-255.

<sup>2</sup>Conrad Joseph, *Lord Jim*, Paris, G.F., 1996.

<sup>3</sup>Leiris Michel, *L'âge d'homme*, Paris, Gallimard, Folio, 1973.

<sup>4</sup>Roussel Raymond, *Impressions d'Afrique*, Paris, Flammarion, 2005.

éprouvent lorsqu'ils attendent quelque chose qui ne vient pas à eux instantanément.



*Portrait de Michel Leiris par Lou Laurin-Lam, collection particulière*

## I/. Présentation de l'auteur

Michel Leiris est né en 1901 à Paris. Poète, ethnographe, écrivain et critique d'art, il a débuté son apprentissage en poésie sous l'impulsion de Max Jacob. En 1922 il côtoie le peintre André Masson qui l'encourage à écrire, et dont l'influence entraînera son adhésion au mouvement surréaliste. Cette collaboration s'avérera fructueuse car Michel Leiris publiera son premier recueil de poésie en 1925, *Simulacre*<sup>5</sup> dont l'édition originale est illustrée par des lithographies du peintre. Proche du milieu artistique, il épouse Louise Godon dont le père est Daniel-Henry Kahnweiler, marchand de tableau de renom. Il collabore rapidement à la révolution surréaliste en écrivant un essai, *Glossaire, j'y serre mes choses*, qui propose des définitions basées sur des jeux de mots et se distingue par une approche originale de la langue. Ce premier travail sur le langage illustre déjà les préoccupations essentielles de l'auteur qui deviendront l'objet même de son écriture. D'autres textes surréalistes suivront, *Le point cardinal* (1927), et *Aurora* dont la publication n'aura lieu qu'en 1946. Il devient alors le secrétaire de rédaction de la revue *Documents*, dirigée par Georges Bataille qui aura sur lui une très grande influence. Là, il fait la connaissance de Marcel Griaule avec lequel il sympathise et cette nouvelle rencontre lui sera déterminante. En effet, ce dernier lui propose de participer à la plus grande expédition française d'ethnographie du XXe siècle, la mission Dakar-Djibouti qui se déroulera de mai 1931 à février 1933. Il en sera le secrétaire archiviste, travail qui lui fournira la matière de son premier grand livre : *L'Afrique fantôme*<sup>6</sup>.

<sup>5</sup> Consulter la bibliographie pour les détails éditoriaux des ouvrages ne concernant pas directement l'ethnologie.

<sup>6</sup> Leiris Michel, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1988.

*L'Afrique fantôme* de Michel Leiris :  
De la découverte du continent noir à l'ethnographie

C'est ce même ouvrage qui témoignera de sa conversion au métier d'ethnologue, qu'il exercera jusqu'en 1971, en tant que directeur de recherche au C.N.R.S., rattaché au Musée de l'Homme de Paris. Bien que ses travaux précédents témoignent déjà d'une connotation autobiographique (il rédige un journal intime depuis de nombreuses années), c'est principalement *L'Afrique fantôme* qui fera date dans le mélange de l'ethnographie et de l'autobiographie. C'est la première fois que Michel Leiris se met à nu et expose ainsi ses sentiments les plus profonds. L'apogée de ce regard autobiographique sera *L'âge d'homme*, autoportrait dévalorisant et particulièrement dur rédigé sur un ton confessionnel. Si Michel Leiris se tourne vers sa singularité, ce n'est que pour mieux déboucher sur l'universalité qu'il ne cesse de traquer grâce à sa sensibilité extrême à la présence d'autrui. En étudiant d'autres sociétés humaines, il paraît impossible de faire abstraction de soi-même, de son passé et de sa culture. Il écrira des années plus tard dans la préface de *Cinq études d'ethnologie*<sup>7</sup> alors qu'il cherche encore et toujours à « liquider » l'ethnocentrisme :

*« Tels qu'ils sont, il me semble du moins que ces textes indiquent, directement ou indirectement, ce qu'est à mon sens l'ethnologie : une science, certes, mais une science dans laquelle le chercheur se trouve engagé personnellement peut-être plus que dans toute autre. Son effort pour pénétrer une culture différente de la sienne grâce à un travail de terrain l'amène, en effet, à se détourner (fût-ce temporairement) de cette dernière, et par contraste, lui en montre les limites ainsi que les déficiences, même si déjà il n'avait pas adopté à son égard une attitude critique. D'autre part, au cours de son enquête qui porte généralement sur un groupe dont la vie a pour cadre ce que désigne le terme équivoque de « sous-développement », il noue avec les gens qu'il étudie des liens dont, s'il est loyal, il ne pourra faire abstraction par la suite (p-5). »*

Il semble pourtant souffrir du genre littéraire qu'il a choisit, auquel il ne concède que peu de dignité, et va générer une autobiographie sans concession : aucune complaisance envers lui-même, des révélations douloureuses sur ses difficultés relationnelles, et surtout aucune trace du moindre héroïsme. En 1948 sera publié *Biffures*, premier tome de ce qui deviendra la plus grande œuvre de l'écrivain, une tétralogie nommée *La règle du jeu*.

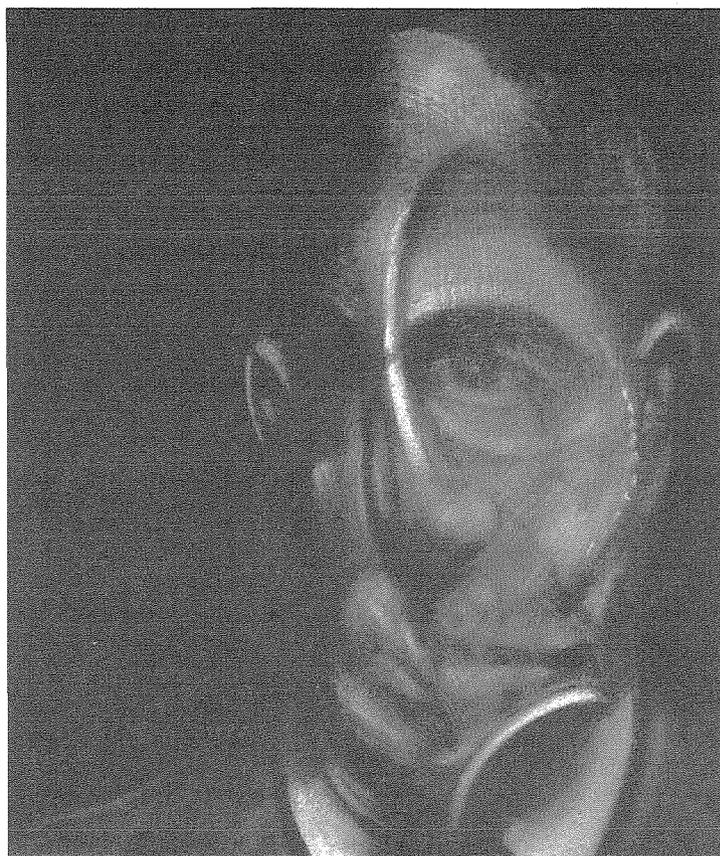
*Frêle bruit*, le dernier tome, ne paraîtra qu'en 1976 afin de clôturer cette règle du jeu que l'écrivain aura longtemps cherché. Les tomes deux et trois *Fourbis* (1955) / *Fibrilles* (1966) racontent successivement sa relation avec une prostituée alors qu'il est dans l'oranaïs algérien, et sa tentative de suicide aux barbituriques en 1957. Intellectuel engagé, il sera l'un des premiers signataires de la « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » publié en 1960, ce qui lui vaudra un blâme lors d'un conseil de discipline du C.N.R.S. avant d'être pourtant nommé directeur de recherche quelques mois plus tard par le même organisme.

Michel Leiris continuera de voyager en Martinique, en Guadeloupe, en Chine, à Cuba, se consacrant à de nombreuses études ethnographiques ainsi qu'à des critiques d'art toujours lumineuses

---

<sup>7</sup>Leiris Michel, *Cinq études d'ethnologie*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1951.

sur des figures incontournables de ce siècle : Pablo Picasso, Alberto Giacometti, Wilfredo Lam, Joan Miro, etc. Ses analyses artistiques, dont beaucoup concernent la peinture figurative moderne mais jamais l'art contemporain qu'il n'appréciait guère, restent à ce jour des références incontournables et l'on se souviendra de son soutien indéfectible à Francis Bacon<sup>8</sup> dont il présentera le premier les peintures en France et dont il restera l'ambassadeur et l'ami jusqu'à sa mort<sup>9</sup>. Les extraordinaires portraits de ce peintre essentiel à la compréhension du monde dans cette mise en lumière du total isolement de l'homme occidental moderne n'ont pas échappé à l'ethnologue, à jamais marqué par son expérience africaine et le sens de la solidarité typique de ce continent. Le caractère tragique des tentatives de fuite imprimées dans la toile, l'instauration du réel et le dépassement de l'image de l'homme qui y est reproduit dans ce qu'il a de plus abrupt et de plus tragique, figé mais en mouvement, paralysé face à sa douleur mais tentant d'y échapper, reçu un écho immédiat chez Michel Leiris. De ces toiles aux mouvements qui roulent en spirales, où les corps s'éreintent et les tensions liquéfient la chair, l'humanité en souffrance surgit de la pénombre et distille un doute permanent, une interrogation brutale, reflet déchiré de notre morcellement sans cesse accéléré.



*Michel Leiris par Francis Bacon*

---

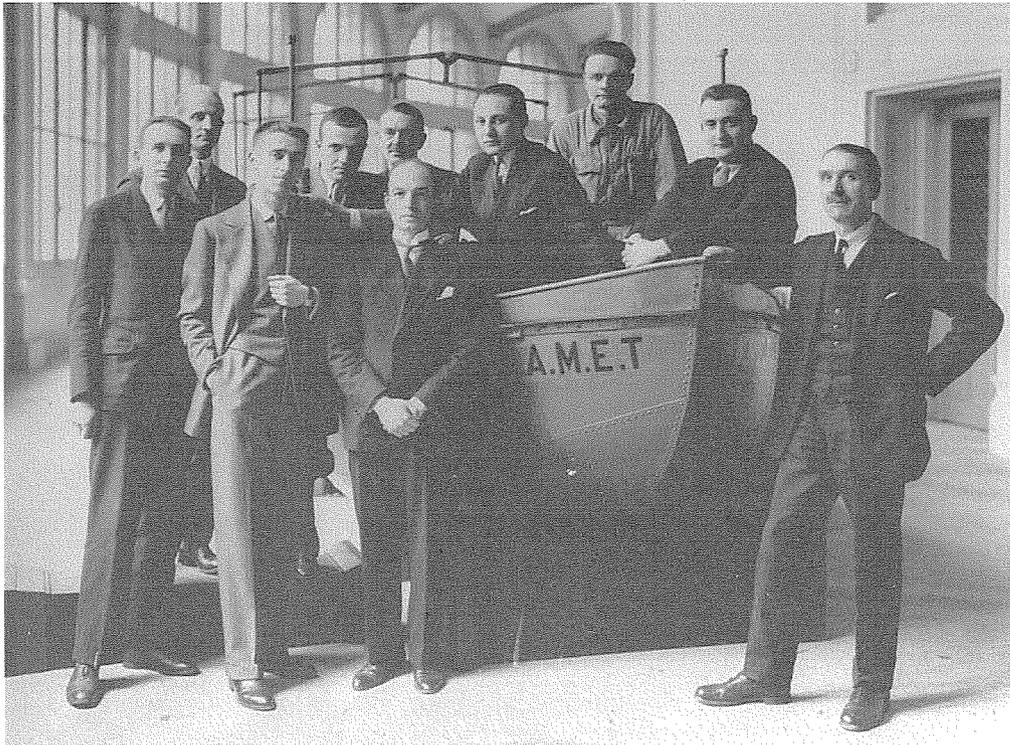
<sup>8</sup>Leiris, Michel, « Cinq lettres inédites de Michel Leiris à Francis Bacon », in *Francis Bacon ou la brutalité du fait*, Paris, Seuil, coll. « L'école des lettres », 1995.

<sup>9</sup>Consulter la remarquable analyse de Daki Aziz pour mieux comprendre la grande amitié des deux hommes et la façon dont leurs travaux respectifs s'alimentaient réciproquement : « Leiris / Bacon, une amitié à l'oeuvre », in *Revue de littérature comparée*, 2003/2 n° 306, p. 169-181.

*L'Afrique fantôme* de Michel Leiris :  
De la découverte du continent noir à l'ethnographie

Il est mort le 30 septembre 1990 des suites d'une crise cardiaque, laissant derrière lui une œuvre partagée entre poésie et ethnologie, subjectivité et objectivité, art et science...

Sa contribution à l'ethnologie et à une meilleure compréhension des peuples africains est essentielle et il fonda en 1986, avec son ami Jean Jamin devenu son exécuteur testamentaire, la revue de référence *Gradhiva* aujourd'hui publiée par le Musée du Quai Branly, et la collection d'ouvrages anthropologiques *Les cahiers de Gradhiva*. Dans ses travaux, ethnologie et littérature paraissent être deux activités conjuguées, deux faces d'une même recherche anthropologique permettant d'étendre notre connaissance de l'homme, tant par l'introspection subjective et l'expérience poétique que par la voie plus scientifique de l'enquête ethnologique. En introduisant au nom de l'objectivité la prise en compte de la subjectivité « *poussée à son paroxysme* », il a bouleversé la recherche ethnologique, comprenant que « *nier la présence de l'observateur et de son vécu personnel ne peut que déformer la réalité* ».



*Les membres de la Mission Dakar-Djibouti en mai 1931, au Musée d'ethnographie du Trocadéro. De gauche à droite : André Schaeffner, Inconnu, Georges Henri Rivière, Michel Leiris, le baron Outomsky, Marcel Griaule, Éric Lutten, Jean Mouffle, Gaston-Louis Roux, Marcel Larget (collection particulière)*

## II/. Résumé de l'œuvre

C'est donc en tant que secrétaire archiviste que Michel Leiris s'embarque pour cette mission ethnolinguistique le 19 mai 1931, qui s'achèvera après deux années de voyage à travers le continent africain. Il embarque à Bordeaux et s'attache aussitôt à la rédaction de ses notes de route conçues à la manière d'un journal de l'intime.

En effet, *L'Afrique fantôme* va se substituer à son journal personnel qu'il rédige depuis 1922, et sera le résumé des 639 jours qu'il passera à parcourir le continent noir.

Ce livre revêt donc une forme bien particulière, puisqu'il opère une synthèse remarquable entre cette approche autobiographique, et un travail scientifique de terrain dans le cadre d'une mission subventionnée par l'état. Ce sera le résumé troublant de regards croisés entre les communautés africaines qu'il rencontre et sa vision de jeune ethnographe en formation.

Il mêle des éléments de sa vie privée à des observations purement ethnographiques, et on le sent petit à petit se diriger vers une analyse psychanalytique de lui-même.

Il avait d'ores et déjà entamé une psychanalyse avec le docteur Borel, en parallèle de ses longues interrogations sur l'intérêt d'un tel voyage. C'est ce dernier qui l'a encouragé à y participer, et l'on sent déjà poindre ce que sera le but ultime de son œuvre future, y voir clair en lui-même. Il fait donc part constamment de ses moindres impressions personnelles (rêves, obsessions sexuelles qui ne cesse de le tourmenter, rapport aux africains...) et de son travail de chercheur. Ses notes seront donc prises au fur et à mesure de l'avancée de la mission, justifiant son choix autobiographique de la manière suivante :

*« C'est en poussant à l'extrême le particulier que, bien souvent, on touche au général ; en exhibant le coefficient personnel au grand jour qu'on permet le calcul de l'erreur ; en portant la subjectivité à son comble qu'on atteint l'objectivité (p-264) ».*

La mission dont le but principal est de rapporter des collections au musée ethnographique du Trocadéro et de lancer un programme à long terme d'enquêtes ethnographiques, est dirigée par Marcel Griaule, futur grand spécialiste des Dogon<sup>10</sup> du Mali et de l'Abyssinie. Les collaborateurs permanents de la mission seront Marcel Larget et Eric Lutten. Partis en même temps qu'eux, Jean Moufle et Jean Mouchet la quitteront en octobre 1931 et en février 1932. André Schaeffer et Abel Faivre les rejoindront. Ils traverseront le continent à bord de deux Ford jusqu'au Soudan égyptien et conduiront deux études principales sur les Dogon du Sangha et les Kirdi du Nord Cameroun. La majorité des enquêtes portera sur le totémisme, la circoncision, les spectaculaires danses de masques et les pratiques magiques. Ils achèveront leurs études dans la province de Gondar en détaillant avec soin les rites de possession *zar*, certaines coutumes des juifs Falacha de la région, et une enquête linguistique sur la langue amhara. Le « butin » de la mission s'élèvera à 3500 objets, 1500 fiches ethnographiques, 6000 clichés et 200 enregistrements sonores (la plupart d'entre eux sont toujours visibles au Musée de l'homme dans son département africain).

L'utilisation du terme « butin » n'est pas anodine. En effet, la manière dont ces objets ont été collectés relève parfois du vol pur et simple et de l'abus de pouvoir. Ils n'hésitent pas non plus à soudoyer des africains pour arriver à leur fin :

*« Nos amis Apama et Ambara ont apporté hier subrepticement des costumes de fibres pour masques*

---

<sup>10</sup>Il sera en effet le premier à étudier ce peuple extraordinaire et sa mythologie, dont la métaphysique et la religion n'ont rien à envier à celles des peuples antiques. Il deviendra le plus grand spécialiste des Dogon de la falaise de Bandiagara, où ces derniers s'étaient réfugiés afin de fuir l'islamisation et l'esclavagisme des siècles passés. Voir : Griaule Marcel, *Dieu d'eau : Entretiens avec Ogotomèlli*, Paris, Fayard, 1997

*L'Afrique fantôme* de Michel Leiris :  
De la découverte du continent noir à l'ethnographie

*que nous leur avons demandés. Ils nous ont priés, surtout ! de bien les cacher. Ils sont attentifs au moindre bruit. Un enfant qui veut entrer se fait réprimander. Pas de doute : nos procédés ont fait école et les deux braves garçons ont été prendre les costumes de fibre à la caverne de masques où ils étaient cachés. L'influence de l'européen...Le cafard continue et j'ai parfois envie de tout casser, ou de retourner à Paris. que faire à Paris ? (p-157-158) »*

Ils n'hésiteront pas non plus à dérober des kono, fétiche auquel la peuplade africaine qu'ils visitent attribue d'immenses pouvoirs, et dont le vol représentera un grave sacrilège. Michel Leiris y participera pourtant, tout en dénonçant de manière détournée ces pratiques. Le fait de décrire toutes ces exactions dans le récit va avoir de sérieuses conséquences. L'amitié qu'il entretenait avec Marcel Griaule en pâtira lors de la parution de l'ouvrage, et certains ethnologues y verront même une trahison de sa part.



*Pays Dogon "Masques du dama", 1931. De gauche à droite : Masque chasseur, damana; Masque singe blanc, omono; Masque antilope, walu. M. Leiris "L'Afrique fantôme" (1<sup>ère</sup> parution, 1934). Gallimard, Quarto, 1996*

### III/. Commentaires

*L'Afrique fantôme* mêle à la fois une expérience humaine particulièrement intense, le témoignage d'une époque révolue aux charmes surannés et un moment historique dans la découverte des cultures africaines. C'est un ouvrage attachant où l'auteur se donne à lire sans réserve, se dévoilant petit à petit aussi bien dans ses joies que dans ses peines. Le récit s'articule au jour le jour, et l'on dénombre deux parties à proprement parler. La première prend l'allure d'une immersion progressive dans cette terre africaine où les pays se succèdent rapidement, et l'on ressent la difficulté de l'auteur à prendre ses marques. Il s'astreint surtout à collecter des données

sans s'immerger complètement dans les populations qu'il côtoie, mais témoigne toujours d'un regard particulièrement lucide sur ce qui l'entoure. Il est éprouvé par la rudesse du climat qui le rend plus lascif, et qui l'incite sans doute à dévoiler ses préoccupations sexuelles qui en deviennent presque obsessionnelles.

Ses sautes d'humeur se font plus fréquentes et il fustige aussi bien les africains qui calquent leurs attitudes sur les administrateurs coloniaux, déplorant sans doute la mort de ce sauvage qu'il affectionne tant, que la présence coloniale et ses abus :

*« Finirai-je par dire moi aussi que « ces nègres sont tous les mêmes » ? et qu'il n'y a de bon pour les faire marcher que les coups de triques ? (...) Et ces gens qu'on emploie, sans aucune garantie de travail, auxquels il est d'usage de coller des amendes à tout bout de champ. Ces domestiques qu'on met à la porte du jour au lendemain, les laissant n'importe où. Ce cuisinier - le nôtre (actuellement excellent) - à qui son précédent patron avait, pour rédiger quelques lignes plaisantes, donné un certificat si mauvais que nous avons regardé à deux fois avant de l'engager; l'homme, ne sachant pas lire, nous l'avait innocemment montré... Cet employé qu'un commerçant de Garoua, son patron, tue (involontairement) d'un coup de poing un peu trop vigoureux étant de passage en Nigeria, et dont le corps est jeté, par le même patron, dans la Bénoué, pour couper court à toutes investigations? Ces gens qu'on brime, qu'on pressure de toutes les manières, par l'impôt, le travail forcé (doré de promesses fallacieuses), le service militaire (qui ne parvient qu'à faire des tirailleurs, c'est-à-dire des hommes capables de toutes les exactions), la prison (souvent, comme chez les Kirdi, pour des crimes qui ne sont crimes qu'à nos yeux), les prestations... Ces hommes, peut-être pas spécialement sympathiques, mais en tout cas pas plus stupides, ni plus mauvais que tous les autres, les traiter ainsi sous couleur de civilisation, quelle honte!(p-214) ».*

La deuxième partie qui se déroule en Ethiopie s'avère être encore plus riche pour plusieurs raisons. Tout d'abord, Tafari Makonnen qui vient d'être couronné, prend le nom de Hailé Sélassié Ier, devenant le *Negusa Negast*, empereur et roi des rois, et dote l'Ethiopie de sa première constitution (1931). Cet événement d'une ampleur panafricaine et mondiale aura des répercussions considérables pour la diaspora africaine des Caraïbes et des Amériques<sup>11</sup>, en particulier pour une partie des jamaïcains convertis au rastafarisme qui verront en lui la réincarnation du Christ et la promesse d'un rapatriement possible vers la terre promise<sup>12</sup>. C'est donc un territoire libre de toute colonisation que la mission découvre, malgré la présence de quelques italiens (les troupes de Mussolini envahirent l'Ethiopie en 1935, proclamant Victor Emmanuel III empereur d'Ethiopie, entraînant la fuite de Hailé Sélassié en Angleterre. Ce ne sera qu'en 1941 qu'il retrouvera son trône grâce à l'aide britannique qui y verra une opportunité d'assurer sa présence en Afrique).

Dés les premières lignes, le contexte est mis en place : *« Depuis le couronnement on témoigne*

---

<sup>11</sup> Consulter à ce sujet l'ouvrage de l'un des grands précurseurs du panafricanisme qui impulsa un vaste mouvement de retour en Afrique pour les afro-américains: Marcus Mosiah Garvey, *The philosophy and opinions of Marcus Garvey or Africa for the Africans*, Majority Press, 1986.

<sup>12</sup> Pour un formidable panorama universitaire de l'histoire du rastafarisme et du retour des rastafariens à la terre promise éthiopienne de Shashemene, consulter l'étude de Bonacci Giulia, *Exodus ! L'histoire du retour des Rastafariens en Ethiopie*, Paris, Scali, 2008.

*L'Afrique fantôme* de Michel Leiris :  
De la découverte du continent noir à l'ethnographie

*aux européens beaucoup d'arrogance à Addis Abeba (p-363)».*

Ce climat particulier sera tout à fait propice à l'immersion de Michel Leiris dans une tribu du Gondar, où il n'y a pas d'administrateurs coloniaux. Il y arrive en pleine désillusion, ayant perdu une grande partie de sa motivation, et presque tout intérêt pour son travail. Il confiera même qu'il a l'impression d'être mort. Il va pourtant étudier en détails les rites de possession des génies *zar* qui semblent ponctuer la vie de cette communauté éthiopienne et se lier d'amitié avec une vieille prêtresse, Malkam Ayyahou. C'est lors de cette rencontre soudaine que l'imaginaire africain va réellement jaillir à lui en une profusion de figures extraordinaires et que cette Afrique qu'il cherchait avidement jusque là va lui apparaître enfin et lui insuffler ce désir de vivre dont il manquait tant malgré ses tentatives de recherches désespérées.

Il trouve alors au cœur de l'Ethiopie, sous la forme du culte des génies *zar*, un rituel de possession où des esprits s'emparent du sujet pour le subjuguer et utilisent son corps pour manifester leurs présences aux humains. Cette population d'esprits mâles et femelles organisés en une société hiérarchisée est semblable en tous points à celle des humains mais ne se manifestent à eux que par l'intermédiaire de séances de possession extraordinaires. S'attribuant les corps des membres de la communauté, cette société d'esprits invisibles les fait agir à leur guise par le biais de trances et d'un langage mystique source d'une poésie incomparable pour Michel Leiris qui y verra une dramaturgie mythologique sans commune mesure. Cette cure de soins où l'esprit ne s'apaise qu'après avoir reçu l'attention des humains et la prise en compte de ses revendications va profondément le marquer. La nécessité pour le patient de négocier et de se conduire avec ses *zar* afin qu'ils lui accordent le pardon va lui apparaître incontestablement comme un rituel socio poétique proche du théâtre des tourments psychiques et des conflits personnels de tout un chacun, et de lui-même en particulier à ce moment précis de son aventure africaine.

Il suit au quotidien les cérémonies qu'elle orchestre, et c'est une renaissance à laquelle nous assistons. Pour la première fois depuis le début de la mission, il ne va pas écrire de notes pendant trois jours. On le sent glisser dans un temps sacré : « *Jamais je n'avais senti à quel point je suis religieux, mais dans une religion où il est nécessaire que l'on me fasse voir le Dieu (p-463)* ». Entre rêve et réalité s'ouvre à lui une incroyable passerelle où le sujet et ses démons intérieurs dialoguent par l'intermédiaire d'un rituel proche de l'hypnose. Cette découverte sera cruciale dans la transformation de son écriture, qui prendra dès lors l'aspect d'une activité quasi auto hypnotique et marquera définitivement son imprégnation de ce nouveau système de référence africain. Sa conversion à l'ethnologie se fait à ce moment précis et illustre à quel point l'étude d'une société étrangère peut transformer celui qui en devient le porte-parole dans sa communauté d'origine à travers ce dialogue permanent entre les cultures.

Lorsqu'il reprendra la notation, il mentionnera l'année 1932 comme s'il voulait se rattacher coûte que coûte à son époque. Un fort sentiment d'appartenance à la communauté Abyssine va

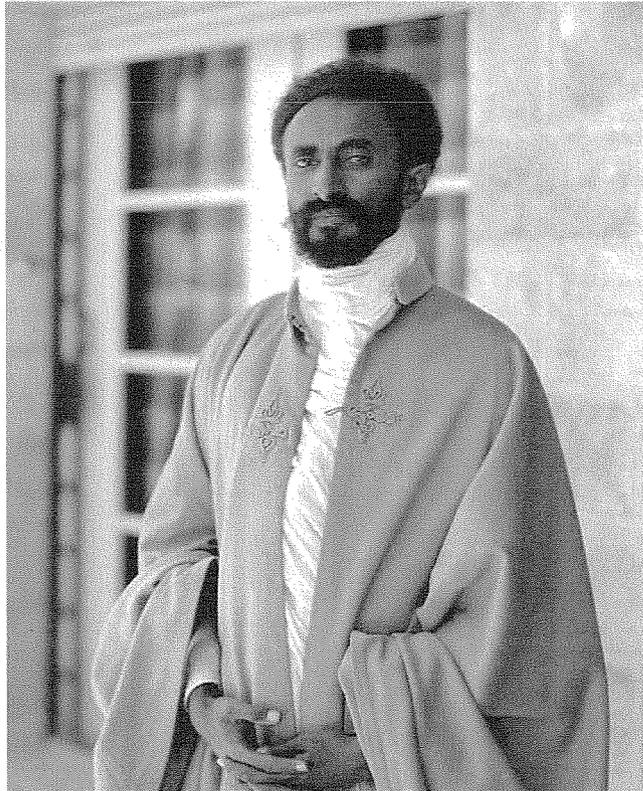
poindre en lui et il décrètera : « *Je suis attaché à ces gens, la vieille zarine me domine comme une mère (p-416)* » ou bien encore « *Peut-être ma chère famille que j'aime de plus en plus parce qu'elle est un monument biblique en aurait-elle profité pour me réclamer un joli prix du sang (p-537)* ». Pourtant ce revirement de situation sera de courte durée. Il va en effet retomber dans une apathie désabusée et mélancolique, comme au sortir d'une de ces transes qu'il assimilera à une prostitution rituelle... Il perçoit en effet dans cette activité cathartique une forte tension érotique et la possibilité d'une forme de relation sexuelle dénuée de toute culpabilité, ouverte à l'expression de tous les fantasmes. Ici poindra alors un fort ressentiment contre l'ethnologie après l'intensité de cette découverte et c'est le poète qui écrira : « *Amertume. Ressentiment contre l'ethnographie, qui fait prendre cette position si inhumaine d'observateur, dans des circonstances où il faudrait s'abandonner (p-433)* ».

A l'activité parfois profanatrice de la mission qui s'approprie des objets culturels et religieux de manière autoritaire et fortement condamnable, vient aussi s'opposer progressivement le désir de Michel Leiris de participer à la vie africaine dans un authentique désir de communion.

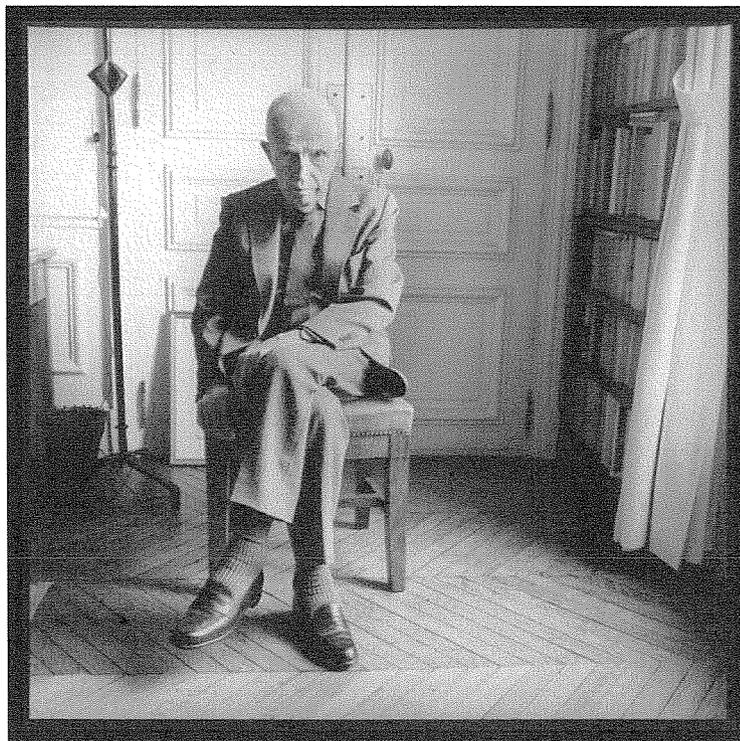
Alors que la fin de son séjour approche, cette expérience éthiopienne décisive grâce à l'étrange prêtresse du culte des *zar*, lui offre l'opportunité de découvrir d'un regard cette fois intérieur une Afrique cachée qui lui donne aussi l'accès à une partie de lui-même demeurée secrète. Il semble qu'il soit lui aussi possédé intérieurement par une sorte de *zar* qui serait la cause probable de son mal être. C'est avec ce fantôme pluriel qu'il devra concilier encore longtemps avant de parvenir à l'exorciser et à apaiser ses souffrances existentielles. Ce long séjour en Afrique lui aura permis une imprégnation physique et mentale de sensations et d'images qui le nourriront toute sa vie durant en plus de l'avoir éloigné de son milieu qui finissait par le scléroser. Passionné par ce que l'on n'avait pas encore appelé négritude, c'est ici qu'il trouva la force de se renouveler et posa les jalons d'une amitié solidaire avec les peuples d'Afrique qui s'engageraient une quinzaine d'années plus tard sur la voie trouble des décolonisations. Les rares moments de plénitude et de bonheur qu'aura vécu Michel Leiris en Afrique auront été Ethiopiens, et lui auront fourni la matière nécessaire à un nouveau regard sur sa vie. Enfin, en ce qui concerne le choix du titre du récit, il confiera dans la préface :

« *Presque aussitôt, l'Afrique fantôme me parut s'imposer, allusion certes aux réponses apportées à mon goût du merveilleux par tels spectacles qui avaient capté mon regard ou telles institutions que j'avais étudiées, mais expression surtout de ma déception d'Occidental mal dans sa peau qui avait follement espéré que ce long voyage dans ces contrées alors plus ou moins retirées et, à travers l'observation scientifique, un contact vrai avec leurs habitants feraient de lui un autre homme, plus ouvert et guéri de ses obsessions. Déception qui, en quelque sorte, amenait l'égoïsme que je n'avais pas cessé d'être à refuser, par le truchement d'un titre, la plénitude d'existence à cette Afrique en laquelle j'avais trouvé beaucoup mais non la délivrance (p-7)* »

*L'Afrique fantôme* de Michel Leiris :  
De la découverte du continent noir à l'ethnographie



*Haile Selassie I (Collection G. Eric & Edith Matson)*



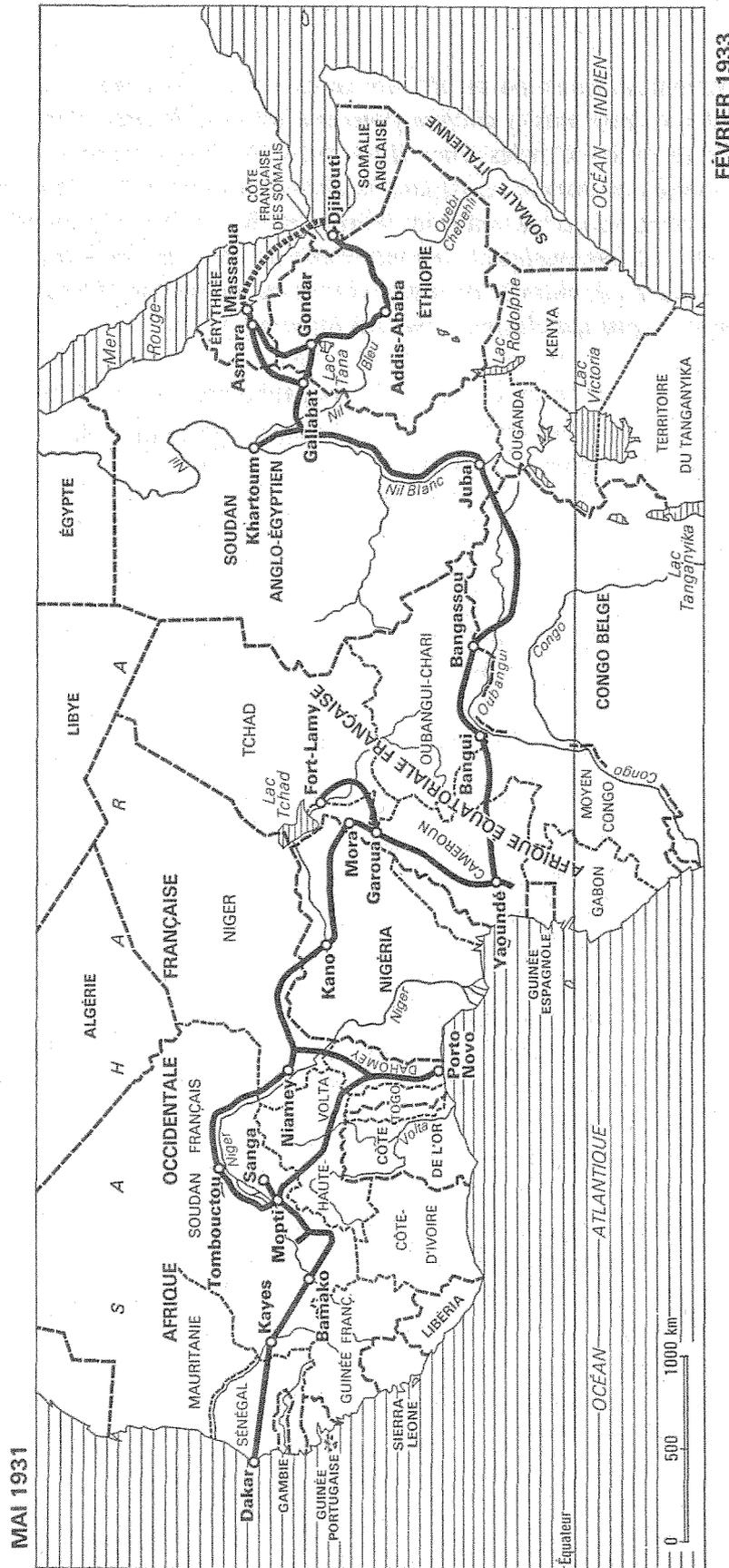
*Michel Leiris par Marc Trivier, photographie originale 1987, musée de l'Elysée, Lausanne*

Lucien Clercq

### Bibliographie

- Bonacci Giulia, *Exodus ! L'histoire du retour des Rastafariens en Ethiopie*, Paris, Scali, 2008.
- Cogez Gérard, *Objet cherché, accord perdu. Michel Leiris et l'Afrique* in : *L'Homme*, 1999, tome 39 n°151. pp. 237-255.
- Conrad Joseph, *Lord Jim*, Paris, G.F., 1996.
- Daki Aziz, *Leiris / Bacon, une amitié à l'oeuvre*, in *Revue de littérature comparée*, 2003/2 n°306, p. 169-181.
- Garvey Marcus Mosiah, *The philosophy and opinions of Marcus Garvey or Africa for the Africans*, Majority Press, 1986.
- Griaule Marcel, *Dieu d'eau : Entretiens avec Ogotomèlli*, Paris, Fayard, 1997.
- Leiris Michel, *Mots sans mémoire. Simulacre, Le point cardinal, Glossaire...*, Paris, Gallimard, 1969.
- Leiris Michel, *L'âge d'homme*, Paris, Gallimard, Folio, 1973.
- Leiris Michel, *Aurora*, Paris, Gallimard, 1977.
- Leiris Michel, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1988.
- Leiris, Michel, « Cinq lettres inédites de Michel Leiris à Francis Bacon », in *Francis Bacon ou la brutalité du fait*, Paris, Seuil, coll. « L'école des lettres », 1995.
- Leiris Michel, *La Règle du jeu : Biffures - Fourbis - Fibrilles - Frêle bruit*, Paris, La Pléiade Gallimard, 2003.
- Roussel Raymond, *Impressions d'Afrique*, Paris, Flammarion, 2005.

L'Afrique fantôme de Michel Leiris :  
De la découverte du continent noir à l'ethnographie



Mission Dakar-Djibouti